

Supplément au SOP n° 244, janvier 2000

**L'ÉGLISE ORTHODOXE
ET LE TROISIÈME MILLÉNAIRE**

Conférence prononcée par le métropolite JEAN
(Zizioulas) à l'Institut de théologie orthodoxe
Saint-Jean-Damascène

(Balamand, Liban, 4 décembre 1999)

Document 244.B

L'ÉGLISE ORTHODOXE ET LE TROISIÈME MILLÉNAIRE

C'est un grand honneur pour moi et un vrai plaisir d'être invité à faire une conférence dans cette institution et de m'adresser à vous ce soir. Je voudrais remercier particulièrement pour cette invitation le doyen de cette Faculté, l'archimandrite Paul, ancien étudiant de la Faculté de théologie de Thessalonique. J'ai toujours eu de l'admiration pour cette institution. Il s'agit, en effet, de l'un des centres théologiques les plus importants du monde orthodoxe tout entier. Sa Béatitude Ignace IV, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, en coopération avec les autres distingués hiérarques du patriarcat et avec l'ensemble des professeurs et des étudiants, s'est employé à apporter un nouvel esprit à cette Faculté de théologie, de telle sorte qu'elle puisse élargir ses horizons et servir le mieux possible l'Église en notre temps. L'Église orthodoxe tout entière est très reconnaissante au patriarcat d'Antioche pour la contribution qu'il apporte par des institutions comme celle-ci à la qualité de la vie spirituelle de l'Orthodoxie.

L'héritage des deux premiers millénaires

La fin du vingtième siècle et l'arrivée du nouveau millénaire relèvent de notre conception conventionnelle du temps et, en ce sens, n'ont pas, pour nous chrétiens, d'importance fondamentale. Le fait que beaucoup de festivités aient lieu partout dans le monde à cette occasion ne doit pas nous amener à accorder une signification particulière à tel ou tel changement d'année du calendrier, quel qu'il soit, puisque, pour nous, les changements significatifs dans le temps sont seulement liés aux grands événements de l'histoire du salut que nous célébrons liturgiquement lors des fêtes de notre Église. Et pourtant, même dans de pareils changements conventionnels du temps, les chrétiens devraient marquer une pause et réfléchir. Non seulement chacun de nous devrait le faire personnellement, mais l'Église aussi, dans son ensemble, devrait trouver là l'occasion d'une réflexion et même d'un auto-examen et d'une autocritique. C'est dans cet esprit que je me propose de soumettre à votre considération certaines réflexions sur la manière dont l'Église chrétienne comprend son ministère et son témoignage au début du nouveau millénaire.

Quelle sorte de monde avons nous reçu en héritage du vingtième siècle et du millénaire finissant ? Et quels sont les problèmes et les possibilités qui se projettent devant nous ? De quoi l'Église orthodoxe peut-elle particulièrement témoigner dans le contexte du monde tel qu'il apparaît au commencement du nouveau millénaire ?

Les raisons de notre joie et de notre reconnaissance à Dieu

Si nous considérons rétrospectivement les deux mille ans de l'histoire du christianisme nous serons en même temps remplis de joie et de déception. Les raisons de notre joie et de notre satisfaction sont les suivantes :

- 1) Le fait même de la survie de l'Église. Cela n'allait nullement de soi. L'Église est née dans un monde hostile et a souffert de sévères persécutions non seulement au premier siècle mais même à notre époque. En dépit de tout cela elle existe encore. Les paroles de saint Paul « Nous mourons et, voyez, nous sommes toujours vivants » s'appliquent pleinement à l'histoire de l'Église, du moins jusqu'à maintenant. Comment cela s'explique-t-il ? Peut-être par le pur hasard et les circonstances historiques, pour parler en rationaliste. Pour nous croyants, la réponse se trouve dans les paroles de notre Seigneur selon lesquelles « même les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église ». Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'être reconnaissants à Dieu d'avoir gardé l'Église en vie à travers les siècles.
- 2) Le fait que les traditions et la structure de l'Église aient été préservées en dépit de toutes les influences auxquelles la soumettent les contextes culturels dans lesquels elle se trouve. Cela aussi est un grand miracle. L'Église vit dans le monde, mais elle n'est pas du monde. Les frontières entre l'Église et le monde sont toujours difficiles à établir. Le problème fondamental de l'Église sera toujours de préserver son identité sans se retirer du monde dans un ghetto.
- 3) Le fait que l'Église, partout où elle s'est trouvée, ait eu un impact sur la culture. Ce ne fut pas seulement le cas à Byzance ou au Moyen Âge en Occident, où nous pouvons presque parler de culture chrétienne. Cela a été vrai aussi dans les Temps modernes alors que l'Église, en Occident, était officiellement et catégoriquement mise à l'écart, considérée comme un facteur non pertinent dans la création de la culture humaniste. Bien des valeurs humanistes et morales de la société moderne ne sont rien d'autre que les principes chrétiens du comportement moral. L'Église a été beaucoup moins étrangère à la vie humaine que certains ne l'auraient voulu.
- 4) Pour l'Église orthodoxe en particulier, il y a bien des raisons d'être reconnaissante à Dieu. Nous n'avons jamais été politiquement puissants, excepté peut-être à Byzance ou dans quelques nations modernes habitées par une majorité orthodoxe. Mais, même dans ces circonstances, nous avons spontanément développé des institutions telles que le monachisme pour nous rappeler à nous-mêmes que l'Église n'appartient pas au monde. Et surtout, dans l'histoire de l'Orthodoxie, les jours de souffrance et

d'humiliation ont de beaucoup dépassé en nombre les jours de gloire et de puissance temporelle. Notre Église a plus à se glorifier de ses martyrs et de ses ascètes que de son pouvoir dans le monde. De cela, nous ne pouvons que remercier Dieu. Car, comme l'affirme Paul, « la puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse ».

Tout particulièrement au vingtième siècle, l'Église orthodoxe a de bonnes raisons d'être reconnaissante à notre Seigneur pour le fait que la théologie orthodoxe a retrouvé ses racines patristiques, réalisé l'importance de la « *lex orandi* », particulièrement en ce qui concerne la Sainte Eucharistie, et redécouvert l'esprit des Pères du Désert dans et à travers une renaissance monastique de grande envergure. De tout cela il a été témoigné dans le contexte du mouvement œcuménique où le témoignage de l'Orthodoxie a été très fort, bien que notre participation y soit assez faible.

Les déceptions et les défaillances

Quant aux déceptions et aux défaillances, il y a, je le crains, bien des raisons de s'affliger et de se repentir.

- 1) Il y a l'échec d'une vraie et profonde christianisation du monde. L'action missionnaire de l'Église a été ou bien insuffisante, comme c'est encore le cas pour nous orthodoxes, ou essentiellement non chrétienne, comme cela est apparu à travers le zèle et les activités de beaucoup de chrétiens d'Occident. Nous avons confondu l'Évangile avec les valeurs nationales et culturelles d'une époque particulière. Et ainsi n'avons nous pas rendu possible une véritable inculturation de l'Église. Dans bien des cas, l'action des missions chrétiennes a été confondue avec l'imposition du christianisme à certains peuples, sans égard aux particularités culturelles. Le christianisme n'a pas aimé les êtres humains autant que son Seigneur ne l'avait fait, et de cela nous devons nous affliger.
- 2) Il y a la division tragique du christianisme lui-même. Le second millénaire en particulier a été témoin d'une polémique et d'une haine entre chrétiens jusque-là inconnue dans l'histoire. Il n'y a guère de sens à tenter de déterminer qui doit en être blâmé. Nos Pères du Désert nous ont toujours enseigné que nous devons sans cesse nous blâmer nous-mêmes pour les péchés de tous les autres. Aujourd'hui il y a une tendance parmi les orthodoxes à mettre l'accent sur la responsabilité des chrétiens occidentaux dans le mal de la division et dans le tort fait à l'Église orthodoxe par nos frères d'Occident.

L'histoire, il est vrai, témoigne clairement de l'existence d'une grande agressivité de l'Occident l'égard des orthodoxes. Pourtant, dans la réalité tragique de la division des chrétiens, il y a aussi l'incapacité des orthodoxes à surmonter et à dépasser une attitude de polémique dans un véritable esprit de pardon et d'amour. Le zèle confessionnel s'est souvent avéré plus fort que le pardon et l'amour. Sous ce rapport, le second millénaire a presque été une période de malheur dans l'histoire de l'Église.

- 3) Il nous a manqué une interprétation de l'Évangile en termes existentiels. Le fondamentalisme, le confessionnalisme et le conservatisme ont tué la Bible et les dogmes de l'Église, en en faisant des formules à préserver plutôt qu'à vivre et à expérimenter. Le dogme et l'éthique ont été séparés. Et il en a été de même pour la « *lex credendi* » et la « *lex orandi* ». La piété et la théologie sont devenus deux domaines différents. En fait, plus on est pieux moins on est théologien. Des dichotomies analogues sont apparues entre le dogme et le droit canon, ou l'ecclésiologie et l'administration de l'Église. Les évêques sont devenus des administrateurs et c'est presque une disqualification pour eux s'il leur arrive d'être théologiens. Tout cela a conduit à une marginalisation de la théologie par rapport à la vie, y compris la vie de l'Église.
- 4) Il y a, en particulier pour nous orthodoxes, une infiltration de l'Église par le nationalisme et parfois l'ethnophylétisme. L'idée de l'autocéphalie est devenue l'autocéphalisme, ce qui est un moyen de servir des intérêts nationaux ou raciaux en utilisant l'Église à cette fin. La situation de la diaspora orthodoxe au vingtième siècle est une violation directe et ouverte de l'ecclésiologie orthodoxe. Il ne fait guère de doute que nous ne pouvons pas être fiers et heureux d'une telle situation, bien que malheureusement nous semblions l'avoir bénie de la façon la plus officielle.

Voilà ce que nous avons hérité du passé, des deux millénaires de l'histoire de l'Église : une partie de cet héritage nous offre des raisons d'être reconnaissants, tandis que l'autre partie nous donne matière à nous repentir. Une prise de conscience de ces deux aspects sera extrêmement utile alors que nous approchons du nouveau millénaire. Les problèmes que cette nouvelle période historique apporte avec elle exigent que nous reconsidérons une large part de notre passé.

Les défis du troisième millénaire : le problème de l'inculturation

Quelles seront les questions les plus importantes dans le nouveau millénaire ?

Nous sommes actuellement familiers de la fameuse théorie d'un politologue américain contemporain qui voit dans le nouveau millénaire la période de ce qu'il décrit comme « un choc des cultures ». Qu'il ait raison ou non dans ses prédictions, il reste vrai pour l'Église que l'un des principaux problèmes auxquels elle aura à faire face, et je pense que cela a toujours été le cas, est celui de l'inculturation. Que fera l'Église par rapport à cette question ?

Quand l'Évangile du Christ fut prêché aux Grecs, il fut confronté à une culture qui n'était pas seulement différente mais, pourrait-on dire, profondément opposée à celle qui historiquement avait produit l'Évangile, à savoir la culture sémitique. Les historiens se demandent dans quelle mesure la culture hellénique avait infiltré le judaïsme au temps de Jésus. Mais une étude de la période patristique révèle que l'inculturation de l'Évangile dans le monde gréco-romain de l'Antiquité ne fut en rien une tâche aisée. Le problème

n'était pas seulement de savoir comment remplacer le polythéisme par la foi biblique en un Dieu unique. Il touchait beaucoup plus profondément à l'éthos et à la mentalité mêmes de la culture grecque, à sa vision du monde.

Comme cela ressort de la réaction des philosophes grecs du premier siècle, tels Celse et les néoplatoniciens, l'esprit grec ne pouvait pas intégrer la perspective historique que le christianisme apportait avec lui, notamment la foi en l'incarnation de Dieu et en la résurrection des morts. À un degré à peine moindre, l'inculturation du christianisme à l'époque patristique se heurtait à la vision grecque du monde qui donnait priorité à « l'Un », l'unité de l'univers et ses mouvements cycliques et réguliers, au détriment du « multiple », c'est-à-dire des êtres particuliers et concrets, au point de considérer le « multiple » comme identique à la chute ou au mal. En d'autres termes, un Évangile qui véhiculait avec lui un respect pour l'histoire et une vision eschatologique accordant à la fin de l'histoire plus d'importance qu'au commencement des choses, avait à s'intégrer à une culture qui déconsidérait l'histoire et considérait le commencement des choses comme plus décisif que la fin ou *eschaton*.

L'exemple de l'époque patristique

Et pourtant l'inculturation s'est faite à cette époque. Les opinions peuvent différer entre les savants sur le fait de savoir si ce fut ou non une inculturation réussie, fidèle à l'Évangile ou bien, comme l'affirme Harnack, une « profonde hellénisation » de celui-ci. Il est certain, du point de vue de notre propre tradition orthodoxe, que ce qui s'est produit à l'époque patristique fut vraiment une inculturation réussie, puisque, à travers celle-ci, la pureté de l'Évangile ne s'est pas perdue. C'est pourquoi ce qui s'est passé à l'époque patristique peut, au moins du point de vue orthodoxe, être proposé peut-être non pas comme un modèle à reproduire, mais certainement comme un exemple dont nous pouvons tirer des leçons pour la situation d'aujourd'hui. Que pourraient être ces leçons ?

En premier lieu, nous devons noter que l'Église, à cette époque, avait constaté les faiblesses de la culture grecque et compris que cette culture avait épuisé ses possibilités. Ce diagnostic de la fin de leur monde a permis aux Pères de l'Église, tant grecs que latins, de poser l'Évangile dans une attitude critique envers l'ancienne culture et de proposer des solutions de remplacement. De ce point de vue, la situation où nous sommes aujourd'hui n'est pas différente, à ceci près que l'Église ne peut pas se situer en opposition à la culture qu'elle a, dans une certaine mesure, contribué à créer.

Nécessité du dialogue

En tout cas, ce que l'Église devrait saisir aujourd'hui, c'est que nous vivons à la fin d'une époque culturelle qui a pris forme au siècle des Lumières, et que l'Évangile devrait en être détaché et présenté comme une alternative à cette culture. Si l'Église manque à cela, d'autres pourront intervenir pour répondre aux besoins des hommes dans la période de transition actuelle, et je crains qu'ils ne soient déjà en train de le faire. À l'époque patristique, le fait que l'Église soit entrée profondément en dialogue avec la culture

ambiante a prévenu d'autres ingérences. Nous devons en tirer la leçon : de nos jours, si elle veut éviter la marginalisation, l'Église doit jouer un rôle décisif en dialoguant au plus profond avec la culture dominante.

En second lieu, les Pères grecs ne se contentèrent pas de critiquer la culture hellénique, mais ils pénétrèrent profondément en elle et établirent des liens créatifs avec ses prémisses. Cela prit des formes diverses. En ce qui concerne le culte, par exemple, beaucoup de choses ont été admises et christianisées, ainsi les fêtes de la nature et toutes sortes de rites. Sur le plan philosophique, toutes les questions soulevées par la pensée grecque ont été considérées comme légitimes, et surtout les préoccupations ontologiques de l'âme grecque qui, dans une large mesure, étaient étrangères à la Bible et à la culture sémitique. La terminologie philosophique a été empruntée sans hésitation et utilisée en théologie. La langue grecque a été adoptée dans des pays non hellénisants, tandis que l'usage du latin en Occident n'a jamais été un problème pour l'unité de l'Église.

L'importance cruciale de la théologie

Tout cela n'a pas eu lieu au détriment de l'Évangile. L'orientation eschatologique de la Bible a été préservée par la place centrale de la Résurrection, la représentation iconique du Royaume dans l'Eucharistie, l'accent mis avec force sur la communauté et sur le monachisme comme une forme de protestation contre la sécularisation, etc. En d'autres termes, l'inculturation peut et doit employer toutes les formes d'une culture donnée, pourvu que les aspects fondamentaux de la perspective biblique soient maintenus.

Dans de telles situations l'Église doit être consciente de ce qui est important et doit être maintenu coûte que coûte et de ce qui peut être changé. Ce n'est pas une tâche aisée, comme le montre l'histoire de la période patristique elle-même. Cela souligne l'importance cruciale de la théologie dans toutes les formes d'inculturation. La théologie doit s'efforcer d'atteindre une convergence par rapport à ce qui constitue les aspects essentiels de l'Évangile, qui doivent être préservés bien qu'exprimés dans les formes culturelles différentes. Une inculturation sans vigilance ni doigté peut être une chose très dangereuse.

L'inculturation est une exigence de l'Incarnation

Voilà pour l'histoire. La théologie, par contre, au niveau de la doctrine, a trait à la question de l'inculturation *via* une christologie conditionnée par une pneumatologie. L'inculturation est une exigence du dogme de l'Incarnation. En revêtant et en partageant pleinement la condition humaine, Dieu dans la personne du Christ a exigé de son Église qu'elle Lui permette constamment d'entrer tout à fait dans chaque culture. Le fait que le Fils de Dieu soit entré dans une culture spécifique, le milieu hébreu ou juif d'un certain moment de l'histoire, peut être facilement considéré comme impliquant qu'Il a sanctifié et

confirmé seulement une culture particulière, appelant ainsi toutes les autres à se convertir à cette dernière. En vérité, une christologie qui ne serait pas conditionnée par une pneumatologie pourrait conduire à une telle conclusion.

La pneumatologie, cependant, implique une christologie qui soit eschatologique et, partant, inclusive. Le Christ (l'Oint) de l'Esprit n'est pas un individu concevable en Lui-même, mais Il a un corps. Il est le premier-né d'une multitude de frères. Et ceci peut être étendu au point d'en faire un « Christ cosmique », et une récapitulation de tous. Il n'y a ni race ni culture auxquelles Il puisse être étranger. Grâce au Saint-Esprit Il peut être inculturé en tous lieux et en tous temps.

Cet accent mis sur la pneumatologie en référence à l'inculturation n'est pas identique à l'affirmation, rencontrée si souvent de nos jours, selon laquelle toutes les cultures contiendraient, d'une manière ou d'une autre, la présence de l'Esprit Saint. Une pneumatologie séparée de la christologie est tout aussi erronée qu'une christologie sans pneumatologie. L'Esprit Saint est partout présent. Il souffle où Il veut et emplit tout, comme il est dit dans la prière qui lui est adressée. Mais Il n'agit jamais en dehors du Christ ou indépendamment de Lui. Il reçoit du Christ et conduit à Celui-ci. Il n'y a pas « d'économie de l'Esprit Saint », il n'y a que l'économie du Fils.

L'inculturation comprend inévitablement l'Incarnation du Christ, fût-ce dans des formes autres que la forme historique. Au lieu de faire de l'Esprit Saint une personne qui agit en dehors du Christ, il vaut mieux Le considérer comme la personne qui rend le Christ inclusif, c'est-à-dire eschatologique. Dans l'Esprit, le Christ cesse d'être Juif ou Grec. « En Christ il n'y a ni Juif ni Grec », bien qu'en un sens Il soit tout cela en même temps. L'Esprit permet au Christ d'entrer toujours et toujours dans chaque nouvelle culture et de l'assumer en la purifiant, c'est-à-dire en la plaçant dans la lumière, on pourrait dire en la soumettant au jugement, de ce qui porte le sens ultime tel qu'il se révèle en Christ. Tout cela permet une diversité d'expressions culturelles du Christ unique.

Il n'y a pas de « culture chrétienne » universelle

À la question de savoir s'il y a quelque chose comme une culture chrétienne, qui serait universellement applicable au nom du Christ, il faut répondre par la négative. L'Évangile a subi un grand préjudice chaque fois que la mission de l'Église a été conçue comme la promotion et bien souvent comme l'imposition d'une certaine culture. Cela ne signifie pas que l'Évangile doit être totalement séparé de tous les aspects culturels pour être prêché. Cela signifie plutôt que la mission doit respecter la liberté des gens d'exprimer la foi d'une manière qui leur soit propre, pourvu que la perspective essentielle ou la vision du monde reste celle que porte l'Évangile. C'est pourquoi l'inculturation exige le discernement, un discernement qu'offre l'Esprit à travers la conscience théologique, à travers l'Orthodoxie au sens propre du terme.

Le rôle de l'Église dans chaque inculturation est ainsi de première importance. Il consiste à examiner les formes culturelles nouvelles et à s'assurer qu'elles incorporent et ne détruisent pas la perspective existentielle fondamentale que l'Évangile du Christ apporte au monde. La culture, en effet, est chose très complexe et elle ne peut pas toujours être distinguée de la conception du monde qu'elle exprime. La théologie doit fournir à l'Église les repères fondamentaux qui lui permettront de juger, dans un cas donné, des formes culturelles qui assimilent fidèlement l'Évangile, et de celles qui expriment en fait un « autre évangile ».

En tout cas, l'Église se doit d'appliquer des critères théologiques et non simplement éthiques, qui peuvent souvent être identiques avec les critères culturels. Par exemple, nous ne pouvons trancher la question de savoir si la magie ou la polygamie et son opposé la monogamie sont des problèmes éthiques dans le contexte culturel de l'Afrique, ou bien ont trait à la perspective fondamentale de l'Évangile que si nous savons en quoi consiste cette perspective. C'est là quelque chose que nous pouvons trouver dans la conscience théologique de l'Église.

C'est pourquoi, dans le nouveau millénaire, quand l'inculturation du christianisme sera de nouveau cruciale pour l'existence de l'Église, il sera extrêmement important de soulever les questions fondamentales ou ultimes concernant le mode d'être que le Christ représente dans l'Esprit.

Le défi des religions non chrétiennes. Le pluralisme religieux

L'inculturation au cours du nouveau millénaire aura à faire face à certains facteurs que l'Église doit prendre en compte.

C'est tout d'abord le défi des religions non chrétiennes. Nous évoluons rapidement vers un monde de pluralité religieuse. Comment l'Église doit-elle réagir à cela ? La première chose est que le christianisme doit abandonner ses méthodes missionnaires agressives du temps passé. L'évangélisation ne doit comporter nulle sorte de coercition, fût-ce la plus subtile.

En second lieu, la théologie chrétienne doit repenser sa position à l'égard de ce que l'on peut nommer le pluralisme religieux. Historiquement, différents points de vue ont été exprimés et pratiqués à cet égard. Le point de vue qui a prévalu dans le passé était christomoniste : seuls ceux qui croient au Christ peuvent être sauvés. Ce point de vue a prévalu particulièrement parmi les protestants de ce que l'on peut appeler le « courant barthien ». C'est une opinion qui avait inspiré beaucoup de mouvements missionnaires en Occident, dans les siècles derniers.

Cette opinion a été contestée à notre époque au sein même de la théologie protestante. Il y a aujourd'hui des théologiens protestants qui souhaitent promouvoir l'idée de ce que l'on pourrait appeler un « Christ cosmique », c'est-à-dire d'une

christologie assez large pour inclure même dans le terme « Christ » celles des autres religions qui consciemment ou inconsciemment sont à la recherche de ce que les chrétiens appellent Christ. Cet élargissement de la christologie semble être particulièrement en faveur parmi les chrétiens protestants vivant dans des régions comme l'Inde, le Japon, etc., où le christianisme est en position de minorité. Ils croient que, dans cette situation, la position traditionnelle, strictement christocentrique, n'a pas de sens.

Dans la théologie catholique romaine, la position qui a prévalu historiquement est marquée par le principe qui remonte à saint Cyprien (en fait on peut en retrouver la source chez Origène, au troisième siècle) : « *extra ecclesiam nulla salus* » - hors de l'Église point de salut. Le terme « Église » signifiait, dans le passé, l'Église catholique romaine, position qui a été radicalement modifiée en notre siècle, spécialement depuis le second concile de Vatican, à travers l'idée des degrés de communion : ceux qui appartiennent à l'Église de Rome sont en pleine communion avec l'Église, tandis que ceux qui sont en dehors de l'Église catholique romaine ne sont que partiellement dans le Corps du Christ.

Par rapport aux religions non chrétiennes, la théologie catholique romaine commence à promouvoir une position d'ouverture vis-à-vis du phénomène du pluralisme religieux. Une commission internationale du Vatican a publié récemment un rapport très ouvert sur les relations entre le christianisme et les autres religions, tandis que des livres comme celui de l'ancien professeur de l'Université grégorienne de Rome, Jacques Dupuis, sont allés jusqu'à suggérer d'aborder le pluralisme religieux comme un phénomène qui fait partie du plan de Dieu pour l'humanité.

« L'économie du Saint-Esprit » et la perspective eschatologique

La théologie orthodoxe ne s'est pas prononcée officiellement sur ce point. Il y a ceux qui maintiennent une position rigide semblable à celle des catholiques romains et des protestants dans le passé. Mais il y a eu aussi des opinions plus ouvertes, que l'on peut classer en deux catégories. L'une d'elles se fonde sur la pneumatologie. L'autre, sur l'eschatologie.

La première opère une nette distinction entre l'action du Christ et le rôle de l'Esprit Saint dans l'histoire du salut. En accord avec cette distinction, le théologien russe Vladimir Lossky prend, plus ou moins, pour point de départ l'idée des « deux économies », celle du Christ et celle de l'Esprit Saint. L'action de l'Esprit Saint, selon cette conception, n'est pas limitée à l'Église et aux chrétiens, mais s'étend à toute l'humanité et à toute la création. C'est pourquoi les autres religions ne sont pas en dehors de la sphère où opère l'Esprit Saint, bien que l'on puisse dire qu'elles sont extérieures au Christ.

Le point de vue eschatologique, d'autre part, s'appuie sur un argument différent. Avant le Jugement dernier, nous ne pouvons pas dire avec une absolue certitude qui n'appartient pas au Christ et qui ne sera pas sauvé. Remarquons la négation « ne pas ». L'argument n'implique pas l'agnosticisme et l'incertitude concernant le Christ et l'Église en tant que chemin assuré vers Dieu et vers le salut. L'agnosticisme et l'incertitude ne se rapportent qu'à ceux qui ne croient pas en Christ et ne sont pas membres de Son Église. Cette position autorise une attitude positive envers les non chrétiens et a plus de sens que l'argument tiré de la pneumatologie.

La seule attitude raisonnable, en fait, pour l'Église chrétienne vivant dans les obscurités de l'histoire, est de laisser Dieu révéler son jugement final en ce qui concerne le salut de chacun, quand Il décidera de le faire. Cela ne relativise ni le Christ ni l'Église. autant que nous le sachions, l'Église comme corps du Christ est le seul chemin assuré vers Dieu, établissant la vraie relation de l'être humain avec Dieu. Aussi ne pouvons-nous proposer, en tant que chrétiens, de meilleur chemin que celui que nous connaissons. Nous nous tenons fermement à cette foi. Mais c'est seulement lors du Jugement dernier de Dieu que nous pourrons savoir qui, même parmi les chrétiens, sera sauvé.

Une telle position n'est pas assimilable à un syncrétisme religieux. Dans le syncrétisme, le postulat accepté par tous les groupes qui s'y rattachent, est que chaque religion a quelque chose de positif à apporter. Et c'est, pour ainsi dire, en collectant leurs diverses contributions que nous arrivons à une totalité, un ensemble qui équivaut, en fait, à une nouvelle religion. C'est cela que signifie le syncrétisme. Dans une approche non syncrétique, chaque religion peut reconnaître les éléments positifs d'une autre religion, mais voit et juge ces éléments dans la lumière de sa propre foi et certainement pas comme constituant une partie d'une religion nouvelle.

Un dialogue interreligieux face aux questions brûlantes de l'humanité

Cela me conduit au troisième point concernant ce que, selon moi, le christianisme doit faire vis-à-vis du pluralisme religieux de notre temps. Excluant totalement l'idée de créer quelque forme de nouvelle religion, en convertissant le pluralisme religieux en syncrétisme religieux, et étant donné l'attitude de non-rejet, sur la base de ce qui vient d'être dit, la seule chose raisonnable et juste que le christianisme ait à faire est d'entrer en dialogue avec les autres confessions. Un tel dialogue doit être constructif et ne peut être un dialogue interreligieux vide de conviction religieuse. Le christianisme doit renforcer et approfondir sa théologie, et non la rétrécir et la diluer pour en faire une sorte d'agnosticisme religieux ou de relativisme. Le dialogue va plus loin que la tolérance. Il implique la reconnaissance du fait que l'autre, le différent, existe non seulement pour exister – ce qui signifie la tolérance – mais existe comme quelqu'un qui a à me dire quelque chose que je me dois d'écouter sérieusement, de mettre en rapport avec mes propres convictions et d'examiner dans et à travers la lumière de ces convictions.

Mais que va me dire l'autre dans un dialogue de ce type ? Un dialogue ne suppose pas seulement des partenaires ; il exige aussi un thème. De quoi vont parler les partenaires engagés dans un tel dialogue ? Sera-ce de politique et du rôle de la religion dans les divers conflits nationaux et autres dans le monde ? Cela serait peut-être opportun et pour certains, principalement pour les hommes politiques, une chose utile et bienvenue. Mais il est douteux qu'un tel sujet soit abordé constructivement. Le résultat serait très probablement négatif.

Pour cette raison, je suggère que ce dialogue avec les religions, dont nous parlons, ait un autre programme. Il devrait nous mettre en face des questions brûlantes pour l'humanité à l'approche du troisième millénaire. La religion n'est pas pour la religion, encore moins pour les religions. La religion est pour les êtres humains et leur relation avec Dieu, entre eux et avec la création. Les religions doivent faire face aux défis de notre temps.

Le défi de la mondialisation

Ces défis incluent entre autres, à l'entrée du troisième millénaire, ceux de la technologie et de la mondialisation. Le monde rapetisse. Nous le savons tous maintenant. Il y a de bonnes choses à dire à ce sujet, mais il y a aussi de sérieux dangers. Nous ne pouvons demeurer indifférents devant cette situation.

Le grand problème du siècle qui vient sera la mondialisation, c'est-à-dire comment réconcilier « l'un » et le « multiple » ? Comment éviter de réaliser l'unité universelle aux dépens de la diversité locale : comment permettre à la différence, non pas simplement d'exister et d'être tolérée, mais d'être profitable à l'humanité. Nous devons prendre position sur ce sujet. Nous devons justifier notre foi et offrir des solutions à ce problème de la mondialisation. Nous devons informer nos fidèles et contribuer en conséquence à la formation d'une conscience universelle en cette matière.

La crise écologique et les manipulations génétiques

Il y a aussi le défi écologique. Il s'agit probablement du problème le plus sérieux auquel l'humanité ait aujourd'hui à faire face. Il traverse nations et continents. Le christianisme a une grande part de responsabilité dans la crise écologique. Cela est reconnu par tous. Heureusement il est aussi en position de contribuer amplement à la solution du problème. Cela aussi commence à être reconnu de nos jours. Un dialogue sur un tel sujet peut rassembler autour d'une même table même ceux qui sont impliqués dans des conflits nationaux et politiques. Cela peut être un usage constructif du pluralisme religieux, avec des conséquences bénéfiques à bien d'autres égards.

Il y a, enfin, le défi des sciences, en particulier des sciences biologiques. Il n'est presque personne aujourd'hui qui ne se sente alarmé par les nouvelles concernant les progrès de la biologie et de la génétique. Hier même, pendant mon voyage en avion

jusqu'ici, j'ai lu dans la presse que les savants avaient réussi à dresser la carte des chromosomes, rendant ainsi possible la manipulation de la vie elle-même. Il est certain que nous ne pouvons observer avec indifférence ce qui est en train de se passer. C'est un sujet qui requiert une réflexion théologique. Et il est si nouveau qu'une telle réflexion est vouée à être d'une extrême complexité.

Mais permettez-moi de dire qu'il serait plutôt aberrant que le problème de la bioéthique puisse n'être que matière à légiférer. L'opinion mondiale doit être formée et la religion est un facteur majeur dans la formation et l'information de la conscience humaine. Aucun dialogue théologique ne peut être efficace s'il ne s'attaque pas à des questions de ce genre.

La théologie orthodoxe doit revoir son langage

Face à ces défis, que doit faire l'Église orthodoxe ? Comment doit-elle réagir et que doit-elle apporter ? Voici quelques pensées personnelles sur cette question cruciale.

La théologie orthodoxe doit revoir son langage. Nous avons hérité d'une riche tradition dogmatique et nous devons la garder fidèlement et ne rien y changer. Nous n'avons probablement pas besoin de nouveaux dogmes mais cela ne signifie pas que nous devons conserver les dogmes comme des trésors archéologiques. Nous avons certainement besoin d'une interprétation de nos dogmes en termes existentiels.

Que signifie, par exemple, pour l'homme d'aujourd'hui, que Dieu soit Trinité ? Cela jette-t-il quelque lumière sur des problèmes comme ceux créés par l'individualisme, l'universalisme etc., qui marquent notre culture actuelle ? Qu'est-ce qu'une ecclésiologie de la catholicité de l'Église locale a à répondre à la question de la mondialisation qui commence à dominer l'ordre du jour universel, comme nous l'avons noté, etc. ?

Nous pouvons énumérer tous les dogmes de notre Église, car il n'y a aucun de ces dogmes qui n'ait quelque chose à dire à propos des problèmes présents de l'humanité. L'Orthodoxie doit commencer à répondre aux questions culturelles non avec de la morale, mais avec des dogmes, c'est-à-dire qu'elle doit interpréter existentiellement sa dogmatique.

Nous avons besoin d'une interprétation existentielle de la liturgie

L'Église orthodoxe doit puiser de plus en plus dans sa vie liturgique, particulièrement dans l'Eucharistie. L'Eucharistie n'est pas un sacrement parmi d'autres. Elle est le résumé ou la récapitulation de toute la réalité du salut du monde. Nous avons à faire intervenir davantage notre liturgie dans la discussion des nouveaux problèmes culturels.

Pour cela nous devons d'abord faire attention à la manière dont nous célébrons l'Eucharistie et le culte. Le rite liturgique n'est pas un simple rituel. Il est théologie et il a une signification existentielle. En second lieu, nous devons interpréter notre liturgie en termes existentiels. Nous avons besoin, autrement dit, d'une dogmatique liturgique ou d'une dogmatique comprise et exprimée liturgiquement. Ce sera notre don spécifique au monde du vingt-et-unième siècle.

Nous devons cultiver Le véritable esprit du monachisme

En même temps que notre liturgie, nous devons cultiver notre tradition monastique dans le véritable esprit du monachisme des Pères du Désert. Il y a un remarquable renouveau de la vie monastique orthodoxe en notre temps. Mais l'esprit des Pères du Désert, c'est-à-dire l'esprit de contrition, qui mène à prendre sur soi les péchés du monde est souvent remplacé dans notre monachisme par un zélotisme agressif qui va à l'encontre du vrai but de l'ascétisme.

Le monde aura de plus en plus besoin de l'esprit du monachisme authentique, à mesure qu'il sera submergé par l'appétit d'utilitarisme et d'auto-justification qui caractérise la culture d'aujourd'hui.

La force et le besoin d'une théologie authentique

Mes frères et sœurs en Christ,

L'Église orthodoxe entre dans le troisième millénaire sans pouvoir politique ou économique. Au contraire, elle y entre avec une telle faiblesse séculière que sa propre survie dans le millénaire à venir est mise en question. Toutes les Églises orthodoxes sont en difficulté, et elles le seront encore plus dans l'avenir.

La force de l'Orthodoxie n'est pas dans quelque pouvoir séculier. Elle est dans sa Tradition, tant dogmatique que liturgique, mais à la condition que cette Tradition soit interprétée d'une manière qui la rende pertinente pour les besoins existentiels de l'humanité.

Il ne suffit plus de préserver notre Tradition. Nos devanciers faisaient cela fort bien. Nous ne devons pas faire de l'Orthodoxie une religion exotique, comme la considèrent tant de chrétiens d'Occident. Nous devons nous engager dans son interprétation à la lumière des préoccupations existentielles fondamentales d'aujourd'hui et de demain.

La théologie est et sera de plus en plus la condition *sine qua non* de la survie de l'Église orthodoxe dans le nouveau millénaire. La théologie est la force de l'Église

orthodoxe. La théologie orthodoxe ne doit craindre le dialogue avec personne. Son devoir est de s'engager dans le dialogue. C'est la seule manière pour elle d'affirmer son caractère unique, son importance, son caractère indispensable. C'est la seule manière d'éviter que l'Église orthodoxe devienne un ghetto dans le monde d'aujourd'hui.

Nous célébrons en ce jour le saint patron de cette Faculté, saint Jean Damascène, un saint local qui est devenu un théologien universel. Comme de son temps, la théologie est prêchée aujourd'hui dans un contexte culturel non chrétien. Et il continuera de plus en plus à en être ainsi dans le siècle qui vient. La vigueur de cette Faculté promet que sa contribution au témoignage de l'Église orthodoxe dans les années à venir sera importante. Nous lui souhaitons la bénédiction de Dieu afin que, avec tous les autres centres de théologie orthodoxe, elle puisse apporter le témoignage de la vérité que l'Église orthodoxe confesse auprès d'un monde qui en aura de plus en plus besoin dans le millénaire qui vient.

Un byzantiniste britannique de renom a dit que le vingt-et-unième siècle serait le siècle de l'Orthodoxie. Cela ne doit pas nous rendre orgueilleux, mais plutôt nous faire ressentir plus fortement la responsabilité immense qui pèse sur nos faibles épaules, de témoigner de la vérité. C'est avec un tel sentiment que je vous ai présenté ce soir mes modestes réflexions.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

| | | | |
|---|--------------------|---|-------------------|
| Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV | | Abonnement annuel | |
| Rédaction : Alexandre et Monica OANCEA, Hélène PÉRAS, Jean-Claude POLET, Michel STAVROU | | SOP mensuel | SOP + Suppléments |
| Réalisation : Serge et Nathalie TCHÉKAN | France | 215 F | 430 F |
| | Autres pays | 240 F | 550 F |
| Commission paritaire : 56935 ISSN 0338-2478 | Tiré par nos soins | C.C.P.: 21 016 76 L Paris Tarifs PAR AVION sur demande | |
